UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Archive ouverte UNIGE
https://archive-ouverte.unige.ch

Article scientifique | Article | 2011

Published version | Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

La critique féministe de la technique dans l'espace germanophone

Grino, Claire

How to cite

GRINO, Claire. La critique féministe de la technique dans l'espace germanophone. In: Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande, 2011, vol. 43, n° 1, p. 57–74.

This publication URL: https://archive-ouverte.unige.ch/unige:165447

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande
T. 43, 1-2011

LA CRITIQUE FÉMINISTE DE LA TECHNIQUE DANS L'ESPACE GERMANOPHONE : UN APERÇU

par Claire GRINO *

La critique féministe de la technique est un champ relativement récent que l'on peut faire remonter à la fin des années soixante-dix et qui s'avère très prolifique dans le monde anglophone. Les études de cas empiriques y fleurissent, qu'ils concernent les appareils ménagers, l'informatique, le monde du travail, les nouvelles technologies de reproduction (NTR) ou la chirurgie esthétique, de même que plus récemment les *reader* (1) qui les rassemblent. Les études germanophones, néanmoins, ne sont pas en reste, contrairement aux études francophones, inexistantes sur la question. Cette position singulière, à mi-chemin entre le désintérêt francophone et la prédominance nord-américaine, invite à poser la question de l'héritage de la riche tradition de la pensée allemande sur la technique, dont les représentants les plus connus, Adorno, Heidegger, Marcuse, Habermas, Arendt, Anders, Jonas, Sloterdijk, accompagnent l'évolution des préoccupations techniques qui scandent le XXe siècle et se poursuivent aujourd'hui. Cette tradition est-elle à l'œuvre dans les réflexions des féministes allemandes ? Plus précisément, y a-t-il là de quoi expliquer l'impossibilité de résorber, aux côtés du cas français, le cas allemand dans une opposition européenne de vue et d'intérêt au nouveau monde ? Y a-t-il par ailleurs là de quoi caractériser une approche qui se distinguerait des analyses nord-américaines ?

Au vu de l'état de la question en France, l'ambition de cet article est avant tout d'ordre introductif. À partir de recherches en cours, il vise prioritairement à dégager certaines lignes de force de la critique féministe de la technique en Allemagne, pour l'exercice lui-même, de manière à donner un premier aperçu de ce champ dans l'aire germanophone, comprenant quelques tensions qui le balisent et certaines figures qui lui donnent corps. Ce premier débroussaillage,

---

* En cotutelle de thèse en philosophie à Paris 1 et l'Université Laval (Québec).

1 Les *reader* sont légion dans l'univers académique anglophone : ce sont des recueils de textes à vocation pédagogique qui rassemblent des textes clefs d'un champ de recherche.

on l'aura compris, ne prétend à aucun type d'exclusivité. Et ce n'est que rapidement, pour finir, que les traits d'une approche spécifique seront esquissés, après avoir évoqué la situation institutionnelle et présenté certains axes de la réflexion.

Pour entamer ce travail de repérage, je partirai d'une interrogation succincte du catalogue de trois bibliothèques universitaires. Sans vouloir faire de cette expérience une preuve de premier ordre, les résultats obtenus me semblent néanmoins significatifs : ils permettent de « prendre la température » et de repérer si la question est thématisée, discutée, abordée ou non, dans chacune des trois institutions. En ce qui concerne la France, la centralisation des ressources bibliothécaires de l'enseignement supérieur et de la recherche dans le catalogue numérique collectif du Système Universitaire de Documentation (SUDOC) se prête particulièrement bien à ce genre d'exercice puisqu'on peut repérer en une seule manipulation la présence ou l'absence d'un ouvrage, d'un auteur, d'une revue etc. et évaluer facilement celle d'un thème dans l'horizon de la recherche française. Ainsi, la recherche « féminisme et technologie » en sujet dans le catalogue du Sudoc donne 9 résultats, dont 3 en français, 5 en anglais et 1 en allemand. Mais les ouvrages en français correspondent à deux traductions (dont celle de « Marxisme et féminisme » de Marcuse, qui ne date pas de la dernière vague !), et un rapport d'une commission suisse pour l'Unesco. Une recherche similaire, « *feminism and technology* » en mots clés dans le seul catalogue de l'Université de Californie à Los Angeles donne 86 entrées. Enfin, la même recherche, « *Feminismus und Technik* », dans le catalogue d'une université allemande, la Freie Universität Berlin, donne 17 résultats, dont 9 d'auteures allemandes (2). Ajoutons que dans *efigies*, l'association des jeunes chercheurs et chercheuses travaillant sur des questions féministes en France, un certain nombre d'outils sont mis à disposition dont une bibliographie classée par thèmes. On n'y trouve ni de section « sciences », ni de section « techniques ».

La seule conclusion que je souhaite tirer directement de ces chiffres concerne la France : manifestement, les féministes n'y travaillent pas sur la technique (3). Mais par comparaison avec son voisin, on peut aussi voir que l'Allemagne, au sein d'une Europe qu'on sait plus réticente aux technologies que le Nouveau Monde, se singularise par son appropriation d'une thématique phare aux États-Unis. On pourrait invoquer, comme on le supputait plus haut, sa tradition de pensée sur la technique, mais la France n'est pourtant pas dépourvue de réflexion sur le sujet, qu'on pense à Jacques Ellul, Gilbert Simondon, André Leroi-Gourhan,

---

2 Recherche effectuée le 10 septembre 2010. Répétons que ce genre de recherche ne prétend pas repérer tous les travaux pertinents mais simplement donner une idée de la présence d'un thème.

3 Une exception notable : Danielle Chabaud-Rychter et Delphine Gardey (dir.), *L'engendrement des choses. Des hommes, des femmes et des techniques*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2002.

Michel Serres, Paul Virilio, Gilbert Hottois… Il faut aussi rappeler le travail que Paola Tabet publie en 1979, « Les mains, les outils, les armes » (4), qui avance la thèse selon laquelle la domination masculine passe par le contrôle des outils et qui aurait pu ouvrir la voie aux féministes francophones. Par conséquent, il me semble que l'intérêt que manifestent les féministes allemandes pour la technique ne saurait être imputé à leur héritage conceptuel en matière de théorie et de critique sociale, mais doit être ramené à un facteur bien plus concret – à savoir la perméabilité des féministes germanophones, contrairement à leurs homologues francophones qui ne lisent pas ou très peu les études en anglais, à la production académique nord-américaine…

Si la critique féministe de la technique en Allemagne se pratique, qu'en est-il, dans ces conditions, de la reconnaissance institutionnelle de cette problématique ? En Allemagne comme ailleurs ce champ s'est développé du fait de femmes elles-mêmes ingénieures ou scientifiques. Ainsi Ebeling et Götschel, dans un très bon article duquel je m'inspire (5), font remonter à la fin des années soixante-dix la prise en considération, en RFA, d'une perspective genrée au sein des mathématiques, des sciences naturelles et des sciences de l'ingénieur, quand les étudiantes et les professionnelles de ces domaines ont pu se retrouver au « Congrès des femmes en science et technologie » (6). Ce rassemblement, qui réunit tous les ans depuis 1977 de 300 à 600 femmes issues de l'enseignement supérieur ainsi que des professions scientifiques et techniques, a véritablement joué un rôle clef dans l'émergence d'une réflexion féministe sur les sciences et les techniques. Bien qu'il soit organisé par des bénévoles en dehors de toute attache institutionnelle, qu'elle soit d'ordre académique ou gouvernementale, ce congrès représente la plateforme la plus importante dans le monde germanophone d'échange d'idées, d'activités et d'expériences pour les femmes ingénieures et scientifiques. Dans les années quatre-vingt, en écho aux centres d'intérêts du mouvement des femmes en Allemagne et des chercheuses féministes en sciences sociales, la question des postulats méthodologiques d'une recherche féministe fut un objet central de discussion au congrès. Les participantes tentèrent d'importer la thèse de Maria Mies dans les mathématiques, les sciences et les techniques, qui vise initialement les enquêtes en sciences sociales et prône la substitution d'une partialité consciente à une connaissance en spectateur (7) ; elles tentèrent d'ajouter aux théories de leur discipline des expériences « propres » aux femmes ;

---

4 Paola Tabet, « Les mains, les outils, les armes», *L'Homme*, juillet-décembre 1979, vol. 19, n° 3-4, p. 5-61.

5 Smilla Ebeling et Helene Götschel, « Feminist Science Studies at German Universities – a First Account », *Journal of International Women's Studies*, 2 (2001).

6 Il s'agit du *Kongress von Frauen in Naturwissenschaft und Technik*. On peut consulter son historique et son actualité à l'adresse suivante : http://www.finut.net/

7 Voir Maria Mies, « Frauenforschung oder feministische Forschung », *Beiträge zur Feministischen Theorien und Praxis*, 11 (1984), p. 40-60.

l'importance du contexte masculin relativement aux méthodes et aux contenus des mathématiques, des sciences de la nature et des sciences des techniques fut également analysée. Les congressistes en appelaient à un changement au moyen d'une intégration plus grande des femmes dans les sciences.

En parallèle aux réflexions menées dans le cadre de ce congrès par les femmes des sciences dures, les féministes des sciences sociales dans les universités allemandes s'intéressaient à partir du milieu des années quatre-vingt aux approches féministes (issues des *women's studies*) des sciences de la nature et des techniques. Ebeling et Götschel notent qu'alors les références des auteures allemandes sont incontestablement les théoriciennes des États-Unis, et en particulier Susan Griffin, Evelyn Fox Keller et Carolyn Merchant dans les années quatre-vingt, puis Anne Fausto-Sterling, Sandra Harding, Donna Haraway, Helen Longino et Londa Schiebinger dans les années quatre-vingt-dix. Une digression s'impose : si l'on pense que les premières traductions en français de Haraway datent de 2007 et 2009, on ne peut que constater à nouveau le décalage mentionné entre les situations respectives de la France et de l'Allemagne relativement aux réflexions féministes sur la technique, sachant qu'Haraway est une référence incontournable de cette problématique. Pour revenir à l'Allemagne, les universitaires cherchèrent aussi à institutionnaliser l'équivalent des *feminist science studies*, que ce soit dans les départements de sciences sociales ou de sciences dures, ou encore dans des structures nouvelles et interdisciplinaires consacrées aux études sur le genre. Les années quatre-vingt-dix virent ainsi se développer au sein de ce champ émergeant une certaine expertise multidisciplinaire de la part de chercheuses, souvent issue des sciences naturelles, dont les travaux mêlant sciences de la nature et sciences sociales contribuèrent à franchir le fossé entre « nature » et « culture ».

Pourtant aujourd'hui la situation n'est pas comparable à ce qu'elle est aux États-Unis ([8]). Non seulement il n'y a toujours pas de terme unifié pour désigner les recherches féministes sur les sciences et les techniques, mais en outre ces dernières se font principalement dans les enceintes externes de l'histoire et de la philosophie des sciences, de la didactique ou des études sur les sciences et les techniques, et non dans le cadre des disciplines scientifiques elles-mêmes. Cela implique que peu d'étudiant.e.s en mathématiques ou en sciences de la nature entrent au cours de leur formation en contact avec cette problématique, malgré certains évènements adjacents comme des groupes de lecture, des universités d'été ou d'autres manifestations organisées de manière autonome par les étudiants ([9]). Il faut dire que la rigidité du contour des disciplines en Allemagne, et en particulier la rupture entre les *Geisteswissenschaften* (sciences de l'esprit) et

---

8 Autrement dit on ne trouve pas l'équivalent des *Feminist Science and Technology Studies* qui ont bénéficié d'un paysage académique américain qui se laisse organiser autour des objets de recherche et non exclusivement par les frontières disciplinaires.

9 Ebeling et Götschel, « Feminist Science Studies at German Universities » (note 5), p. 130.

les *Naturwissenschaften* (sciences de la nature), constitue un sérieux obstacle à la reconnaissance du champ, qui en pâtit aujourd'hui encore (10).

Au final, il faut noter tout de même que certaines étapes de l'intégration des recherches féministes sur les sciences dans les disciplines scientifiques ont été franchies dès 1988 (11), et quoique le processus soit loin d'être achevé, le problème n'est pas tout à fait ignoré – il a atteint un certain degré de reconnaissance de la part de la communauté scientifique. On chercherait en vain, en France, l'équivalent. Les formations d'ingénieur ou de biologiste ne comprennent pas de cours sur le genre (il faut dire que les sciences sociales ont également répugné à accorder du crédit à cette problématique…), et leur absence est à peine diagnostiquée.

Si l'on se penche maintenant sur les réflexions proprement dites, trois grands débats ont animé la critique féministe de la technique en Allemagne jusqu'à la fin des années 1990 environ (12) : l'écoféminisme qui en constitue la phase initiale, le *Gestaltungsdebatte* qui questionne l'opportunité que les nouvelles technologies de l'information et de la communication (TIC) représentent pour les femmes, et enfin les nouvelles technologies de génétique et de reproduction (NTGR) (13), objet d'analyse central dans la mesure où il est à compter parmi les éléments qui motivent la thématisation de la technique au sein du discours féministe (le premier bébé-éprouvette, Louise Brown, naît en 1978) et où il réactive ses perspectives au fur et à mesure du développement des techniques biomédicales. Ce sont d'ailleurs leurs avancées, de même que la prise en compte d'une « technoscience » (14), qui occupent les approches plus récentes, depuis les années 2000 à peu près. Mais avant d'en arriver là, un aperçu des premières thématisations s'impose.

Maria Mies, sociologue et ethnologue mais aussi militante aguerrie, est une des grandes figures de l'écoféminisme et un relais important de ce courant en

---

10 Voir Corinna Bath *et al*., *Materialität Denken : Studien zur Technologischen Verkörperung ; Hybride Artefakte, Posthumane Körper*, Bielefeld, transcript, 2005, note 1, p. 13.

11 Ebeling et Götschel, « Feminist Science Studies at German Universities » (note 5), p. 131.

12 J'emprunte à Saupe le choix de ces trois débats pour présenter les discussions sur la technique de cette première période. Voir Angelika Saupe, *Verlebendigung der Technik : Perspektiven Im Feministischen Technikdiskurs*, Bielefeld, Kleine, 2002.

13 Dans la lignée des travaux écoféministes ou issus du féminisme radical sur « le mythe du progrès en matière de reproduction et de génétique » (voir Patricia Spallone et Deborah Lynn Steinberg [éd], *Made to Order : The Myth of Reproductive and Genetic Progress*, Oxford, Pergamon Press, 1re éd. 1987) qui montraient le lien entre l'ingénierie génétique et les technologies de reproduction, il est la plupart du temps question en allemand de ces deux technologies en même temps à travers le vocable *Gen- und Reproduktionstechnologien*. J'adopte cette perspective au moyen de l'acronyme NTGR.

14 En France, Gilbert Hottois a beaucoup travaillé cette notion, dont il revendique la paternité habituellement attribuée à Bruno Latour et également associée à Donna Haraway.

Allemagne ([15]). Dans sa préface à l'édition française d'*Écoféminisme*, Mies introduit ce concept à partir de la notion de colonisation : « En plus d'un concept de lutte critique, l'"écoféminisme" était et reste un concept qui ouvre la perspective d'une société et d'une économie qui ne seraient pas fondées sur des colonisations de tous genres : celle des femmes par les hommes, de la nature par les êtres humains, des colonies par les métropoles » ([16]). Dans un tel contexte colonial, il n'y a pour elle aucune illusion à se faire quant aux apports de la technique. Elle note : c'est « un fait historique que l'innovation technologique au sein de relations d'exploitation et d'inégalité conduit à une intensification et non à une régression de l'inégalité et de l'exploitation des personnes concernées par les nouveautés » ([17]). Replacée dans le contexte des débats féministes de l'époque sur les NTGR, on voit que la proposition de Mies se situe d'emblée dans une tout autre perspective que ce que l'on a appelé la discussion des chances et des risques, une approche qui cherche à évaluer les technologies à partir d'un bilan utilitariste des bénéfices et désavantages que les femmes pourraient retirer de leur usage. Mies insiste au contraire pour discréditer l'idée selon laquelle la technique serait neutre et seule son utilisation susceptible d'évaluation pratique. Contre la thèse habermassienne, qui réduit le problème de la technique à une question de cloisonnement des différentes formes de rationalité à des sphères d'activité sociale bien définies, et prône, en vertu de la neutralité supposée de la technique, une « simple » circonscription de « l'activité rationnelle par rapport à une fin » (*Zweckrationalität*) pour éviter son empiètement sur le monde social vécu (*Lebenswelt*), Mies pose un diagnostic beaucoup plus radical et se situe aux côtés de Marcuse, si l'on veut situer son propos par rapport à une controverse bien connue sur la technique entre deux philosophes allemands non moins connus. Elle souligne le caractère social et historique des systèmes rationnels : la science, qui depuis la Renaissance repose sur la violence et la domination des hommes blancs sur la nature, pas plus que la technique, relais de rapports sociaux historiquement déterminés, n'est libre de valeur. C'est pourquoi il ne saurait être question de réduire la problématique de la technique à la prescription de ses usages (prescription de type habermassien ou autre d'ailleurs) et elle rejette les nouvelles technologies, porteuses des valeurs patriarcales et capitalistes

---

15 Citons son ouvrage : Maria Mies et Vandana Shiva, *Ecofeminism*, Halifax, Fernwood Publications, 1993 (trad. fr. : *Écoféminisme*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1998). On peut aussi rappeler d'une part que ses travaux sur la méthodologie des études féministes ont réellement influencé les débats féministes en Allemagne et d'autre part qu'elle est cofondatrice de l'organisation féministe internationale de résistance contre les technologies de reproduction et l'ingénierie génétique FINRRAGE (voir Heidi Hofmann, *Die feministischen Diskurse über Reproduktionstechnologie : Positionen und Kontroversen in der BRD und den USA*, Francfort-sur-le-Main, Campus, 1re éd. 1999, p. 141-152).

16 Mies et Shiva, *Écoféminisme* (note 15), p. 9.

17 Cité par H. Hofmann, *Die Feministischen Diskurse über Reproduktionstechnologie* (note 15), p. 142. Ma traduction.

du monde social dans lequel elles ont été créées et fonctionnent, sans aucun compromis (18).

Faut-il, dans ces conditions, rejeter tout recours à la technique et, par exemple, au contrôle des naissances ? Eu égard à sa thèse sur la détermination sociale des techniques, c'est-à-dire sur l'intégration dans les manifestations concrètes de la science et de la technique des valeurs sociales dominantes, la position de Mies dépasse l'alternative entre technophilie et technophobie non pas à partir d'une restriction des applications de la technique, mais en revendiquant des transformations sociales radicales (« changements simultanés dans la division sexuelle du travail, dans l'économie, dans la politique » (19) !) qui seules conduiront à une réforme de la structure même de la rationalité technique, pour l'heure colonisatrice.

Malgré ses formulations et son insistance pour qualifier d'historiques les traits de domination, d'exploitation et d'agression qui caractérisent les techniques, la principale critique qui lui a été adressée concerne les accents essentialistes de son propos, qui ruinent toute possibilité de résistance aux techniques en dehors d'une révolution des rapports sociaux, et figent ses utilisatrices (ou ses rares conceptrices) dans le rôle de victimes d'une rationalité patriarcale sur laquelle elles n'ont aucune prise. On lui reproche de surestimer la maternité dont elle dérive un rapport féminin au monde basé sur la coopération, la proximité avec la nature et les tâches de subsistance, par opposition à un rapport au monde masculin fondé sur la distanciation, propice aux médiations techniques et à l'exploitation de la nature. La perspective marxiste qu'elle adopte, en prenant pour point de départ de l'analyse la division, ici sexuée, du travail, est trop courte au plan des techniques et des corps qui ne sont pas suffisamment problématisés : celles-là finissent par acquérir une essence patriarcale et ceux-ci une capacité de résistance innée, comme si ni les unes ni les autres n'avaient d'histoire (20). En revanche ses analyses économiques qui montrent l'expansion conjointe des technologies de stérilisation et des technologies de fertilisation à l'échelle internationale, demeurent d'une grande perspicacité comme nous l'évoquerons plus bas.

---

18 Elle note : « Nowadays we can no longer subscribe to the technocratic utopia of Bebel and all the other scientific socialists who think that the liberation of women will come with the electrification of the kitchen (Bebel) or with microprocessors or even through technical "liberation" from the biological process of childbirth (Firestone), in short, by the further "development of productive forces" plus socialism. For us women, a positiv answer to the question of liberation and happiness is not to be expected from this development in any of the existing systems », Maria Mies, « Why do we need all this ? », in : Spallone et Lynn Steinberg, *Made to order* (note 13), p. 45.

19 Mies et Shiva, *Écoféminisme* (note 15), p. 326.

20 Pourtant les femmes, y compris dans les tâches les plus traditionnelles qui leur sont dévolues, recourent à de nombreuses techniques – techniques d'accouchement, d'éducation, mais aussi de cuisine (qui comprend l'usage du feu), de jardinage, de portage… Que ces activités, ces compétences, ces habiletés ne soient pas jugées « techniques », voilà qui devrait poser question et

Le débat sur l'intérêt que représente pour les femmes la possibilité d'infléchir les TIC (*Gestaltungsdebatte*) constitue une phase postérieure de la critique allemande et prend naissance au début des années 1990. Que par l'expansion des TIC la transformation des tâches attribuées aux femmes, de même que la restructuration de l'organisation et de la division du travail, soient jugées bénéfiques, parce que susceptibles d'ébranler la répartition traditionnelle entre domaines d'activité masculins et féminins, ou au contraire néfastes, parce qu'en mesure d'accentuer cette distinction, peu importe, car ces deux évaluations convergent vers un plaidoyer pour l'investissement de ce nouveau champ par les femmes (21). Il y va, dans cet appel, d'une occasion à ne pas manquer : à défaut de connaître l'orientation des reconfigurations qu'apporteront les TIC, cette branche, nouvelle, semble moins faire l'objet d'une chasse gardée que les disciplines techniques traditionnelles comme l'ingénierie. Les femmes ont donc non seulement rien à perdre, mais encore tout à gagner, à participer à « la troisième révolution technologique » de l'information.

Ces propos, tenus par des femmes « de la partie » (22), ont singulièrement altéré la crédibilité des définitions écoféministes de la technique dont ils représentent presque une antithèse. D'après Saupe, il n'a plus été possible à partir de ce débat de déclarer une altérité radicale entre femmes et techniques (23). Tout d'abord

---

indique que notre définition de la technique est déjà genrée. C'est bien parce que Mies la reconduit sans en examiner les présupposés qu'elle peut qualifier la technique de patriarcale.
Et si pour elle corps et technique forment une antinomie, c'est également parce que son concept de corps est précritique. D'un côté les techniques, pour pouvoir fonctionner et être utilisées, tirent partie des propriétés des corps qu'elles cherchent à contrôler – tout comme les avions, pour voler, utilisent la résistance de l'air, les coureurs et coureuses, pour aller vite, utilisent l'anatomie du corps humain, les régimes amaigrissants son métabolisme, la fécondation *in-vitro* (FIV) les cycles ovariens et un arc la vision humaine ainsi que l'amplitude d'une position des bras. La « colonisation » des corps par les techniques passe par conséquent par une certaine adaptation, par un certain ajustement de la rationalité technique à la « rationalité corporelle ».
Ce faisant, d'un autre côté, les corps sont modelés. La réciproque est vraie. Les corps, plastiques, sont non seulement le produit de certaines techniques de soi, c'est-à-dire d'un usage culturel, social et genré du corps propre, mais ils dépendent en outre de l'environnement technique dans lequel ils évoluent – notre musculature est déterminée entre autres par les moyens de transport dont nous disposons et que nous utilisons, par les positions corporelles que les objets techniques de notre quotidien (comme le porte-bébé, les arcs ou les ordinateurs) nous font tenir, etc. Les corps des femmes ne sont ni plus « purs » ni plus dégagés d'un investissement technique que les corps des hommes. Les uns comme les autres sont des hybrides d'organique et de technique. Dès lors la seule chose dont on puisse parler, c'est de certains agencements technico-corporels inacceptables (parce qu'ils rendraient un groupe social dépendant d'un autre par exemple). Mais le critère d'inacceptabilité doit être justifié, car il ne dérive pas d'une opposition entre corps et technique.

21 Voir tout particulièrement les nombreux travaux de Heidi Schelhowe.

22 Alors que les réflexions sur les NTGR émanent d'un mouvement des femmes fort et expriment des préoccupations de la rue, le *Gestaltungsdebatte* est avant tout le fait de femmes qui font carrière dans un domaine technique.

23 A. Saupe, *Verlebendigung der Technik* (note 12), p. 69.

l'ambition d'influencer aussi bien les caractéristiques des technologies de l'information que leur utilisation dans le secteur de la communication suppose, au minimum, la réfutation de la conception essentialiste de la technique, puisqu'une telle ambition repose sur la possibilité d'infléchir le rôle et le sens de la technique, et table par conséquent sur le caractère contingent, parce qu'historiquement déterminé, de la rationalité que la technique promeut. Cette position, quoique anti-essentialiste, ne se rallie pourtant pas entièrement à la perspective des féministes libérales. Selon ces dernières, pour qui la technique est neutre, le problème correspond au type de relations que femmes et hommes nouent respectivement avec le domaine technique en général. La très faible affinité des femmes pour la technique ne résulte ni d'une propriété objective des objets techniques, qui serait rebutante pour les femmes, ni d'une sensibilité des femmes, qui serait récalcitrante à l'univers de la technique, mais d'une organisation sociale sexiste qui encourage les compétences techniques chez les uns et les réprime chez les autres. L'intervention politique qui découle de cette analyse cible la transformation des rôles sociaux réservés à chacun des deux sexes au moyen de programmes qui encouragent les femmes à choisir des disciplines scientifiques et techniques. Or, outre le fait que ces programmes sont régulièrement sanctionnés par des échecs ([24]), dans le *Gestaltungsdebatte* c'est au niveau des techniques elles-mêmes (et non du comportement des personnes), en l'occurrence au niveau des nouvelles technologies, que l'intervention est revendiquée. Saupe y voit l'empreinte des féministes radicales qui réclament des technologies alternatives, créées par des femmes pour les femmes ([25]), à cela près qu'ici, l'idée d'un formatage des technologies, qui rendrait ces dernières davantage compatibles avec les intérêts des femmes, est pensée à grande échelle puisqu'il s'agit de modeler des techniques qui s'adressent à tous.

Enfin, on peut dire que ce débat, quoiqu'il ait puisé aux deux sources libérales et radicales, finit par s'appuyer sur une troisième approche de la technique qui s'est développée dans le monde anglophone au même moment. Cette avenue originale cherche à se distinguer tant de la critique essentialiste que de la critique libérale en définissant la technique comme une *culture masculine* ([26]). Insistant sur l'intégration historique de valeurs masculines par la culture technicienne, cette perspective élargit la compréhension de la technique, au-delà des artefacts, aux savoirs et pratiques impliqués, et avance que les compétences techniques renforcent les relations entre les hommes tout en représentant symboliquement un trait de l'identité masculine. Dès lors se positionner par rapport à la technique, signifier son désintérêt ou faire montre au contraire de ses compétences, revient

---

24 Keith Grint et Rosalind Gill, *The Gender-Technology Relation : Contemporary Theory and Research*, Londres, Taylor & Francis, 1995, p. 7.

25 Le *keeper* par exemple, cette coupe menstruelle qui remplace les tampons ou les serviettes hygiéniques, en latex, non jetable et sans additifs chimiques, en est un produit.

26 Voir les travaux de Cynthia Cockburn, et de Judy Wajcman.

à performer son genre (27). Cela explique l'échec des tentatives libérales, confrontées à un *double-blind*, qui exigent des femmes un sacrifice : celui de leur intérêt pour la technique, si elles veulent « faire femme », ou celui de leur identité de genre, pour « faire de la technique ». En conséquence, pour cette approche alternative ce sont les formes et valeurs de la technique qu'il faut changer, c'est-à-dire outre les caractéristiques des outils, les usages qu'ils remplissent, les relations qu'ils créent, les formes de socialisation qu'ils impliquent, bref la culture qu'ils véhiculent. Au final, on peut dire que l'ouverture à la technique dont témoigne le *Gestaltungsdebatte*, par comparaison avec les thèses écoféministes, traduit une certaine acceptation sociale de la médiation technique qui se reflète également au sein même des travaux féministes sur les TIC, très critiques à leurs égards dans les années quatre-vingt – et examinant alors les transformations des conditions de travail telles que l'augmentation de la productivité exigée ou l'absence de formation adéquate –, prospectifs voire favorables dans les années quatre-vingt-dix – et préférant s'intéresser aux thèmes de la démocratisation, des arènes publiques alternatives ou des identités virtuelles (28).

La question de la technique a également été abordée par les féministes allemandes à l'occasion de l'examen des NTGR. Il faut dire qu'à travers l'investissement des processus de reproduction biologique, ces technologies, qui touchent à ce que seules les femmes faisaient jusqu'à récemment, à savoir mettre des enfants au monde, ont une grande portée pratique mais également symbolique et elles ont été l'objet de très nombreuses réflexions de la part des féministes un peu partout dans le monde. Ce sujet est trop fourni pour que nous puissions en faire le tour : nous en aborderons simplement deux aspects. Notons d'emblée que dans l'ensemble, et contrairement au *Gestaltungsdebatte*, les réflexions sur les NTGR, interpellées par des questions de santé, de contrôle, de manipulation et d'exploitation des corps, mobilisent une forte critique du paradigme du progrès scientifique et technique.

Dans le débat qui oppose les féministes radicales aux féministes libérales, Mies critique l'illusion de ses adversaires qui consiste à croire que des techniques pourraient transformer les rapports sociaux, et en l'occurrence que les anciens repères de la famille nucléaire, composée traditionnellement d'un seul père et d'une seule mère, à la fois géniteurs et parents, pourraient être dissous par les NTGR (29). D'une part, affirme-t-elle, elles réduisent les femmes, et non les hommes, à de simples unités de (re)production. Leur corps est traité comme « un réservoir de matériel vendable » (30). D'autre part les politiques antinatalistes et

---

27 Thèse de Sherry Turkle, « Computational Reticence : Why Women Fear the Intimate Machine », in : Cheris Kramarae, *Technology and Women's Voices*, New York, Routledge and Kegan Paul, 1988.

28 Saupe, *Verlebendigung der Technik* (note 12), p. 76-77.

29 Mies et Shiva, *Écoféminisme* (note 15), p. 224.

30 *Ibid*., p. 232.

pro-natalistes sont les deux faces d'une même médaille patriarcale et capitaliste. Leur objectif, qui doit être examiné à la lumière internationale du travail scientifique et du marché, est commun : contrôler la fertilité. Les termes de l'alternative, incitatif ou prohibitif, qui se répartissent selon une ligne de partage nord-sud, de race et de classe, ne renvoient pas à des rapports au corps qualitativement distincts, mais réduisent les corps à de pures variables quantitatives ([31]). On retrouve en fait sous la plume de Mies le thème heideggériano-marcusien de la réduction de l'objet de la technique ici patriarcale (les femmes), à une matière décontextualisée et fongible (cycle, ovaires, gamètes, utérus…) coupée de sa propre histoire.

Par ailleurs, la question des NTGR, parce qu'elle lie les NTR aux recherches génétiques et à la manipulation d'embryons, possède une résonance particulière en Allemagne. L'un des enjeux féministes des NTGR, qui consiste à articuler une remise en cause des recherches sur les embryons sans revenir sur le droit à l'avortement, y est exacerbé parce que l'expérimentation humaine y est taboue. L'alinéa un du premier article de la loi fondamentale (la constitution) déclare en effet, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, l'intangibilité de la dignité de l'être humain (*Menschenwürdeschutzes*). Toute la question est dès lors de savoir si ce principe doit être élargi à l'embryon humain afin de le préserver de toute instrumentalisation – au risque de conséquences apparemment opposées avec le droit à l'avortement –, ou bien si l'exemption dont on pourrait le faire bénéficier constituerait un fâcheux précédant ([32]). Le chancelier Gerhard Schröder a affirmé par exemple que la protection des embryons humains par la garantie constitutionnelle ne pourrait être obtenue qu'au prix d'une interdiction absolue de l'avortement ([33]) ! Les réponses mobilisent différentes stratégies. Certaines basent leur argumentation sur une analyse de la dignité humaine. Ainsi Kathrin Braun soutient que la subsomption de l'embryon sous la garantie constitutionnelle interdit d'en faire un objet de recherche mais n'entraîne pas l'obligation de mener leur grossesse à terme pour les femmes, parce qu'aussi bien chez Kant que dans la loi fondamentale, la dignité humaine se comprend comme protection pour l'être

---

31 C'est d'ailleurs dans les mêmes lieux que cette variable est contrôlée : le premier bébé indien issu d'une IVG est né à l'hôpital KEM de Bombay en 1986, où l'on pratique par ailleurs des stérilisations et place des Norplants (*ibid*., p. 149). Le cas des pays « du sud » est assez révélateur, puisque les deux types de politiques, qui prennent l'allure d'un programme de contrôle des populations d'un côté, de privilège de classes très aisées de l'autre, peuvent s'y superposer. Mais on peut aussi penser aux pays capitalistes avancés, où les (mêmes) femmes recourent abondamment à la fois à la pilule contraceptive et à la FIV.

32 Pour réglementer les modalités de la FIV, une loi, connue sous le nom de *Embryonenschutzgesetz*, a été promulguée le 13 décembre 1990. De nature essentiellement pénale, cette loi cherche à protéger l'embryon qu'elle assimile à une personne. En conséquence, la recherche qui le prendrait pour objet est interdite, de même que le diagnostic préimplantatoire, jusqu'à tout récemment : en juillet 2010, ce dernier a été autorisé. Voir http://de.reuters.com/article/topNews/idDEBEE6650IU20100706, consulté le 2 novembre 2010.

33 *FAZ* du 3.05.2001.

humain de toute instrumentalisation mais non comme droit d'exiger au dépend de l'instrumentalisation du corps d'autrui (34). Claudia Wiesemann en revanche réfute la pertinence de l'utilisation du concept de dignité humaine et critique le débat sur le statut moral de l'embryon parce que les catégories employées, tirées du droit bourgeois et conçues pour s'appliquer à des individus dont l'autonomie est postulée, perdent leur sens quand elles sont rapportées à un embryon, allant jusqu'à rendre équivalentes les éprouvettes et les grossesses, réduites à des « conditions nécessaires » au développement embryonnaire. Elle propose en alternative de mettre au centre du débat le lien qui unit une femme à un « embryon » dans le cadre d'une éthique des relations, ainsi qu'une redéfinition de ce dernier, réservant ce terme aux œufs fécondés investis d'un désir d'enfant (35).

Forte de ce tour d'horizon, j'aimerais pour finir l'ébauche du champ allemand présenter certains travaux plus contemporains. Ceux-ci bénéficient de presque deux décennies de réflexion et peuvent ainsi passer du défrichage d'une problématique à la comparaison des résultats empiriques et à la mise à l'épreuve systématique des différents cadres théoriques employés, mais je les regroupe avant tout, de manière intéressée, parce qu'ils partagent une affinité théorique qui me paraît les distinguer de la majorité des approches qui se développent dans le monde anglophone. C'est pourquoi j'ai retenu, pour commencer, la thèse de doctorat d'Elvira Scheich, *Naturbeherrschung und Weiblichkeit* (36), malgré sa date de publication qui remonte à 1993. Elle fait grand bruit à sa parution et ouvre, en quelque sorte, une voie que les travaux présentés plus bas reprennent pour leur compte.

À travers l'analyse des formes de pensée des sciences de la nature modernes et contemporaines, l'auteure, une physicienne qui s'inscrit dans la lignée de la théorie critique, cherche avant tout à réfuter l'hypothèse d'une « extériorité » (37) des femmes par rapport à la rationalité scientifique, c'est-à-dire l'hypothèse d'un rapport au monde « féminin » épuré de toute instrumentalité, qui constitue trop souvent le point de départ des critiques féministes des sciences de la nature. Son enquête cherche pour sa part à dégager les négations réelles sur lesquelles les abstractions dont procèdent les catégories scientifiques sont fondées.

---

34 Kathrin Braun, « Eine feministische Verteidigung des Menschenwürdeschutzes für menschliche Embryonen », in : Sigrid Graumann, Ingrid Schneider (dir.), *Verkörperte Technik – Entkörperte Frau. Biopolotik und Geschlecht*, Francfort-sur-le-Main, Campus, 2003, p. 152-164.

35 Claudia Wiesemann, « Wie kann über den Embryo in einer lebensweltlich angemessenen Weise gesprochen werden ? Eine Kritik der Debatte um den moralischen Status des Embryos », in : *ibid.*, p. 141-151.

36 Elvira Scheich, *Naturbeherrschung und Weiblichkeit : Denkformen und Phantasmen Der Modernen Naturwissenschaften*, Pfaffenweiler, Centaurus-Verl.-Ges, 1993.

37 Le terme employé est : *das Andere*.

Elle retrace ainsi le caractère social de différents paradigmes scientifiques. S'inspirant de Sohn-Rethel, pour qui les formes de la pensée (et non simplement ses contenus) sont à mettre en rapport avec l'organisation sociale de la production matérielle et les abstractions réelles qu'elle opère, elle avance que les principes de la mécanique classique doivent être lus au regard de la séparation entre production et appropriation que suppose l'échange de marchandise, qui nie le caractère productif du contact avec la nature et celui des activités des femmes perçues comme naturelles. Elle met au jour en outre le fantasme de domination de la nature et celui de la féminité qui, attachés à la théorie de l'évolution, permet au sujet masculin de se constituer une généalogie propre. Ce qui est nié dans les abstractions de Darwin, ce n'est pas le travail de subsistance et de reproduction nécessaire à l'humanité, comme c'était le cas de la physique, mais l'histoire des femmes et l'historicité des travaux qu'elles accomplissent dans le domaine de la reproduction.

Scheich poursuit en avançant que la différence entre physique et biologie est consommée avec le développement de la biologie moléculaire qui exprime le concept biologique de vie en termes physiques, et traduit les abstractions proprement biologiques telles que les concepts de nature, d'hérédité et de reproduction de la vie en purs procès de production technique. À la place de la domination de la nature, entre en fonction la (nouvelle) production de la nature. Cherchant à mettre la pensée scientifique en rapport avec les pratiques sociales, Scheich retient deux éléments importants qu'elle crédite d'avoir contribué à la transformation de la pensée de la nature au cours du XX^e^ siècle : un extraordinaire développement de la scientifisation et de la technicisation de la société (la colonisation du monde vécu dont parle Habermas), et l'apparition des femmes dans la sphère publique, qui ont revendiqué le statut de sujets sociaux et cherché à émerger de leur relégation au rôle invisible de sustentatrice. Or la dissolution de la polarisation entre les sexes, que visaient les mouvements féministes, conduit au résultat paradoxal que la nature, à laquelle jusqu'à présent les femmes étaient associées, cesse d'être l'antithèse de la société, au sens classique. Et ainsi, le fantasme social de la féminité perd sa fonction. Dans une société qui *produit* le naturel, la féminité représente des rapports du passé.

Scheich en tire une double conclusion relative aux critiques féministes des sciences, mais qui vaut aussi pour les critiques de la technique. Toute référence à une quelconque féminité, portée par l'espoir de reconstruire différemment, à l'aune de valeurs alternatives, les sciences de la nature, n'a aujourd'hui plus aucun sens puisque le rapport social à « la nature » (une certaine nature) à l'origine du fantasme de féminité, a disparu. Mais il faut aussi noter que dans le cadre des rapports classiques antérieurs, une telle approche ne s'avère pas plus pertinente, parce que la socialisation des femmes qui y a cours consiste précisément à les exclure *au sein* de la société, de sorte que la pratique des femmes ne représente pas une voie radicalement distincte et ne saurait constituer le fondement d'un savoir sur la nature d'une autre sorte. La féminité, en tant qu'antithèse de

la raison instrumentale, est liée à cette dernière dont dépendent son occurrence et son contenu. Elle en est la complice et ne peut être tenue pour l'Autre.

Dans le sillon de Scheich, Angelika Saupe, dans son livre *Verlebendigung der Technik. Perspektiven im feministischen Technikdiskurs* ([38]), se propose de dégager un fondement théorique pour la critique féministe de la technique. Si un certain consensus s'est établi entre les différentes approches pour admettre que la culture technique s'est réalisée comme masculine, en revanche la représentation des rapports entre technique et sexe demeure sous-développée, au point qu'une aporie demeure récurrente dans les différentes perspectives : au regard de la description de l'universalisme androcentriste à l'œuvre dans la science et la technique, l'appel à des politiques pragmatiques alternatives favorisant l'engagement des femmes dans les domaines techniques s'avère souvent contradictoire. Pour Saupe la faiblesse des divers cadres théoriques est imputable à une certaine forme de naturalisme implicite. Elle montre, à partir de l'examen des discours de langue allemande, que ce qui tient lieu de critère pour la critique, en dépit des tentatives ou des apparences inverses, demeure une opposition fondamentale entre la technique et la vie, la vie renvoyant au concret, à la sphère non historicisée et conçue comme naturelle des besoins, des corps, bref au *Lebenswelt*. C'est donc sous les traits de la vie qu'elle démasque l'Altérité dont Scheich a montré le déficit théorique. Dans le cas de l'écoféminisme, ce schéma est assez évident. La rationalité technique est en effet décrite comme une forme patriarcale et instrumentale d'appropriation de la nature et des fonctions reproductives des femmes, qui conduit à une destruction des valeurs vitales de soin, de paix, de symbiose. En ce qui concerne les critiques féministes des NTGR, le thème de la colonisation des corps est prépondérant. L'investissement technique des fonctions organiques est vu, dans la grande majorité des cas, comme une annexion dégradante et perverse des principes vitaux et non comme une transformation moralement neutre du matériau biologique. Néanmoins, dans la mesure où les NTR produisent de la vie, l'opposition entre technique et vie, pour tenir, nécessite une détermination, souvent éthique, du concept de vie qui ne vaut plus dans ces conditions comme instance normative en soi, contrairement à la fonction qu'elle assume dans l'horizon écoféministe. Saupe montre enfin que cette opposition conceptuelle organise également le *Gestaltungsdebatte*, bien que ce dernier ne mobilise pas directement un concept de vie. On y retrouve en effet les dualismes traditionnels associant les techniques aux hommes et le *care* aux femmes, par exemple dans l'argument selon lequel les TIC, qui remplissent des fonctions de réseautage, doivent plus facilement pouvoir intégrer les femmes que les métiers techniques classiques, ou encore dans l'espoir que grâce à la participation des femmes à la configuration des TIC, ces technologies seront davantage responsables politiquement. Sous couvert d'une ouverture et d'une

38 A. Saupe, *Verlebendigung der Technik* (note 12).

transformation des rôles de sexe habituels, se cachent finalement dans ces propos des relents conservateurs.

Saupe en conclut que cette division structurante piège les critiques féministes de la technique dans la tradition des critiques « pessimistes » de la culture, jugée aliénante. À l'encontre d'une telle perspective théorique, qui identifie l'actuelle technologisation de la reproduction de la société comme des ruptures radicales dans les processus naturels ou comme des formes inédites de destruction du vivant, elle interprète les nouvelles formes d'appropriation de la nature que permettent les récentes technologies comme un changement de nature sociale, qui renvoie à des mutations de la structure du procès de socialisation capitaliste de la nature. Elle s'appuie sur Ulrich Eisel et Elvira Scheich pour échapper à une conception de la nature comme antithèse de la société et pour la définir comme une catégorie sociale et théorique toujours en évolution, renvoyant à l'emprise qu'exerce une société sur des éléments qu'elle peut s'approprier gratuitement (les femmes, les graines, l'air, cela dépend…). Les forces technologiques d'appropriation d'environnements non-systématisés (qui se tiennent tout simplement là et produisent « gratuitement », soit de manière invisible dans une société capitaliste), constituent (au sens fort) de manière toujours renouvelée une « nature » comme soubassement du monde social. Dans cette mesure, la technique est un aspect déterminant des formes sociales, mais également de leurs « natures » respectives – et de ce que chaque forme sociale tient pour vivant. C'est en ce sens qu'on peut comprendre le titre du livre ([39]), qui insiste non pas sur la technicisation de la vie, auquel s'en tiennent habituellement les critiques féministes, mais sur son aspect complémentaire en soulignant, certes, la vie dont se prévalent certains de nos artefacts contemporains dans le domaine de l'intelligence artificielle par exemple, mais plus fondamentalement à mon avis, les vecteurs de « nature » et de « vie » que sont les techniques.

La destitution du critère qui prévalait dans les discours féministes pour juger les techniques, à savoir l'instance métaphysique de la vie, au profit d'une attention portée sur les rapports sociaux que les techniques entraînent, permet à Saupe un regard neuf et sévère sur les TIC, qui selon elle ne sont pas moins dépendantes que les NTR et la génétique d'intérêts économiques, politiques et militaires que les femmes, pas plus que le citoyen lambda, ne maîtrisent. Mais parce que technique et nature, loin de renvoyer à des rationalités antinomiques, n'existent que dans des formes empiriques déterminées qui fonctionnent l'une *avec* l'autre et relèvent à chaque fois d'une rationalité commune, propre à leur formation sociale, l'hypothèse de techniques qui plutôt que de détruire les relations sociales, les enrichiraient et favoriseraient en particulier l'égalité entre les sexes, n'est pas exclue non plus.

La veine théorique empruntée par Scheich, mettant en garde la critique féministe de la technique contre les pièges du naturalisme, a été largement reprise et

---

39 « *Verlebendigung der Technik* ».

travaillée en Allemagne dans le cadre d'études critiques de concepts issus de la métaphysique et non de réflexions circonscrites à des cas isolés. Outre les concepts de *nature* et de *vie*, ce sont aussi ceux de *corps* et de *matérialité*, autrement dit l'ensemble des prétendants au titre d'entité transcendante à valeur d'instance normative qui sont remis en cause et examinés en rapport avec la question de la technique. L'interpellation de ces concepts connaît déjà une longue histoire dans le corpus féministe, eu égard à la théorisation des rapports sociaux, et non naturels, de sexe, soit au couple sexe/genre. La croissance de l'emprise des technologies biomédicales et informationnelles sur nos vies renforce l'actualité de ces questionnements, et la saisie par la critique féministe de l'objet « technique » est très intéressante. L'introduction de *Materialität denken. Studien zur technologischen Verkörperung – Hybride Artefakte, posthumane Körper* ([40]) dégage les contours d'une telle problématique auquel le recueil est consacré.

Les auteures renvoient tout d'abord dos à dos les critiques de la technique qui pleurent la disparition de la nature et les transhumanistes qui promettent le dépassement d'un corps perçu comme déficient, parce que les deux positions entretiennent l'idée d'un soi non corporel ou d'un esprit non matériel et persistent dans une polarisation entre les techniques et les corps qui réduit ces derniers à des objets passifs, dominés, souvent interprétés comme matériau anhistorique ou soubassement matériel d'une rationalité technique qui s'écrit toute seule. Tout l'enjeu réside dès lors à dégager un concept de corps qui, pour faire valoir ses effets constitutifs, pour se dégager du statut d'une entité entièrement appropriable et de sa réduction subséquente à un pur produit des procès normalisateurs, n'en revienne pas à un sujet autonome, et qui à l'inverse, pour échapper à la naturalisation, n'en soit pas moins matériel et se tienne à distance des excès du constructivisme. Le concept féministe de corps que les essais du volume tentent de circonscrire ne vaut ni comme expression d'une nature, ni comme victime de pratiques culturelles (à l'opposée de Mies). Le corps est de l'ordre d'une entité historiquement située et active, qui n'existe et ne s'appréhende qu'à travers des médiations sociales, mais ne se laisse pas connaître sans résistance. Jutta Weber recourt à la distinction entre *vordiskursiv* et *ausserdiskursiv* pour clarifier l'option retenue ([41]) au plan ontologique : le prédiscursif est disqualifié pour ses accointances avec les errements naturalistes (rappelons-nous le concept de nature de Saupe, toujours relatifs aux techniques disponibles), mais cela ne veut pas dire que la nature procède entièrement des cultures et discours humains : il y a du non-discursif, qui n'est pourtant pas prédiscursif. Pour finir, les auteurs se proposent certaines balises méthodologiques afin de poursuivre la critique féministe de la technique devenue technoscience, dont les productions hybrides, convoitées et proliférant, ont rendu obsolète toute analyse procédant

40 C. Bath *et al.*, *Materialität Denken* (note 10).

41 Jutta Weber, *Umkämpfte Bedeutungen : Naturkonzepte im Zeitalter der Technoscience*, Francfort-sur-le-Main *et al.*, Campus, 2003), note 2, p. 29.

d'une rupture entre nature et culture. Elles invitent à séparer les dimensions épistémologique, rhétorique et ontologique, tout en articulant ensemble les dimensions matérielle, sociopolitique et sémiotique.

Au terme de cette présentation, il faut tout d'abord souligner que l'établissement d'une altérité radicale entre une rationalité technique et des valeurs propres aux femmes relève d'une phase désormais révolue de la critique féministe. Sans verser dans une euphorie technophile, les analyses féministes contemporaines de la technique que l'on trouve dans le monde germanophone travaillent au contraire en prise avec les développements contemporains des technosciences qui ont investi le quotidien des hommes comme des femmes, et dont elles cherchent à dégager des enjeux qui, à bien y regarder, débordent largement le féminisme, tels que la matérialité, la corporalité, ou encore le questionnement suivant : dans quelle mesure l'importation dans les sciences humaines de métaphores en provenance des sciences dures mine-t-elle la critique des technosciences, dès lors qu'elle est menée à partir d'outils conceptuels déjà investis (42) ?

Toutefois, cette ouverture à l'égard de la technique n'est pas comparable à l'enthousiasme qu'elle peut susciter outre-atlantique. Malgré l'évolution mentionnée, il reste une différence entre les approches des féministes nord-américaines et allemandes, qui interdit de réduire celles-ci à celles-là (même si, bien évidemment, il ne s'agit pas de deux groupes homogènes et qu'ils sont, l'un comme l'autre, traversés d'oppositions). Mon impression est que si l'on trouve une pléthore d'analyses micropolitiques dans le monde anglo-saxon, focalisées sur les déplacements des dispositions subjectives de genre que l'on peut espérer tirer du recours à certaines techniques bien déterminées, les études du monde germanophone s'intéressent davantage au rapport entre société, technique et genre à un niveau macropolitique, comme c'est le cas des travaux que j'ai présentés.

On peut y lire une réticence à l'égard des multiples hybridations de soi qu'il est aujourd'hui possible de réaliser. Cette réserve, qui tranche avec la fascination dont les transformations de soi peuvent faire l'objet aux États-Unis, est à rapporter, certes, à deux contextes culturel, historique et politique distincts. Le caractère fondamental d'expérimentation technologique de la société américaine, qui renvoie au lien étroit entre la technique et la mise sur pied de l'État américain, contraste en effet avec la réception de la technique en Europe, marquée par le souvenir de l'ampleur de la déshumanisation que la rationalité technique peut servir. Loin d'être d'emblée créditées d'augmenter la liberté individuelle, les technologies doivent être évaluées et nécessitent un examen critique. L'expérience du national-socialisme a en outre rendu sensible la question des limites de *l'anthropos*, et l'hypothèse de la transgression de ses frontières est toujours conduite en Allemagne de manière analogue à un débat sur le prix à donner à la

---

42 Voir Jutta WEBER, Corinna BATH, *Turbulente Körper, Soziale Maschinen : Feministische Studien zur Technowissenschaftskultur*, Opladen, Leske + Budrich, 2003, p. 12-22.

dignité humaine. Cela se traduit au plan politique par la reconnaissance de l'universalité de normes et de règles orientées par le concept de nature humaine, que l'État se doit de faire respecter et qui ne sauraient être réduites à des accords normatifs de communautés particulières. Tout cela explique que la réflexion sur la technique, en Allemagne, soit mobilisée d'abord au niveau théorique des fondements. Mais il ne faudrait pas oublier le contexte de l'histoire des idées : ces scrupules témoignent aussi de l'influence d'une forte tradition critique qui se ressent non pas tant au plan du choix de l'objet d'étude (à mettre plutôt en rapport avec l'hégémonie de la recherche américaine), mais dans la manière de le traiter. Il reste à espérer que les échanges déjà bien engagés entre les deux horizons, germanophone et anglophone, s'enrichiront bientôt de contributions en provenance de l'aire francophone – porteuse d'une autre tradition encore. Mais aussi, à l'inverse : espérons que le monde francophone saura se saisir au plus vite de la critique féministe des techniques, parce qu'elle engage des questionnements qui, aujourd'hui, nous concernent toutes et tous.

Résumé

Alors que la technique est un objet d'analyse que les études féministes aux États-Unis se sont largement approprié, alors qu'elle est, à l'inverse, quasiment ignorée par le féminisme en France, l'état de la réflexion en Allemagne n'est réductible à aucune de ces deux positions opposées. Elle existe, à sa manière. Cet article se propose avant tout de donner quelques repères quant à la critique féministe de la technique en Allemagne, en prenant pour fil conducteur la recherche des raisons de sa spécificité. Y sont abordés les aspects institutionnels de l'implantation du questionnement en Allemagne, quelques thèmes et débats qui ont fait date et des travaux plus contemporains : autant d'occasions de mesurer l'influence de la production anglophone et l'héritage philosophique allemand sur la technique.

Abstract

Feminist Study scholars in the United-States have given serious attention to the issues related to technique over the last three decades, a topic which is not of much interest to their French counterparts. As for German scholars, their work is irreducible to any of these two opposite positions. The reflection exists, simply, in its own way. This article proposes to expose a few markers of the feminist critique of technique in Germany, assuming as a guideline a search for the reasons of its specificity. We will discuss the institutional aspects related to the introduction of this issue in Germany, a few topics and debates now recognized as foundational, and some more contemporary work of significance. These different explorations are also occasions to analyze both the influence of American production and the legacy of German philosophy that appear in this critical literature.